

Le grand chêne

Forêt d'hiver à Pâques sonnées ! De jeunes bouleaux se poudrent de frais au-dessus du tapis fragile des anémones. Forêt nue pourtant, dont les dépouilles jonchent le sol, pas encore dissoutes dans l'humus.

Prudente, tu te tiens au milieu du sentier. Autant de branchettes, autant de vipères que tu écarter du bâton. La peur rampe à tes pieds et les oiseaux se taisent.

Et voici que se dresse Laocoon, tous muscles bandés autour desquels se nouent des anneaux de reptiles, Laocoon tordu et grimaçant... Où fuirait-il ? Son torse est fiché dans la terre. Il est force captive et défaite immobile. Ah ! ce cri de rage muet, éternel, à travers bois !

Laocoon ! Laocoon !

Le coucou a chanté. Tu marches dans le chemin du Grand Chêne. Il est là, vénérable et fraternel, buisson géant, bûcher de sève, toutes veines printanières dehors. Vainqueur des serpents, il te regarde qui t'éloignes, et tu souris.

L'île aux tortues

Insolite rivage où nous venons d'échouer ! Des gourdes pendent aux branches ayant la forme d'un cœur. Nulle piste ne viole l'épaisseur des lianes. Aucun chant ne fuse des futaies. Pourtant, des sagaies aiguës, des boucliers denses comme des pierres gisent sur la plage. Dès que nous bougeons, le sol s'ouvre en blessures de corail, les carapaces grouillent, des totems dressent leurs tatouages, des flèches venimeuses éveillent les rondaches qui font trembler le sol des criques...

Mais un masque de fibre a vrillé son cri dans le soir. Tout se fige à nouveau. Sur l'infini du flot qui miroite, nous ne voyons plus que des épaves et d'énormes tortues au cou fripé gravitant autour de nous. Tu soupîres. Des éclats de nacre restent collés à tes seins. Liés côte à côte au fond d'une pirogue, un fleuve de lave nous enlève.

Tout recommence.

Graffiti

À Jacques Réda

Sur un mur de feuilles pourrissant avec magnificence, une ombre griffonne des signes que je suis seul à comprendre. Pas pour longtemps ! L'ombre à peine évanouie, les inscriptions disparaissent. Me voici devant la muraille qui tremble au rythme de ma respiration, qui se dépouille par plaques gluantes en dégageant une odeur de cimetière.

Bientôt, c'est une haie noire, hérissée, sans fin, que je longe. Les flancs zébrés d'écorchures, un animal dont on voit les côtes – loup, griffon, bouc ? – me précède. Nous grelottons tous deux. Nous arrivons devant une porte transparente qu'il faut lécher, qui fond petit à petit. L'animal se redresse et je le reconnais. N'est-ce pas lui qui écrivait sur le mur de feuilles ?

Un instant très court, je saisis la signification de ce qui m'arrive et de ces graffiti éblouissants. Mais tout s'éteint. Je suis aveugle. Je tâte la muraille où pointent des bourgeons durs comme des épines et, soudain, je m'enfonce dans une souple paroi de feuilles. Elles caressent mon visage. Je nage dans cette basse futaie et tous les chants d'oiseaux me soutiennent. Ah ! ne plus essayer de comprendre : à quoi bon, à quoi bon...

La fleur

À Maurice Blanchard

Doré de pollen, j'étais au cœur de la corolle, caché dans un massif que visitaient les abeilles, et je n'osais bouger, par peur de leurs piqûres. J'étais ce cœur même.

D'ailleurs, le monde entier, coulant par les rainures multiples des pétales, convergeait vers moi. Qu'avais-je besoin de remuer ?

Lové autour des étamines, au centre de la fleur, j'attendis pendant des siècles, fort de ma puissance et de mon malheur, que le soleil s'éteignît.

Alors rayonnant, écartelé, j'éclatai dans la nuit. J'envoyai en tous sens des fragments de lumière. D'un coup, je restituai à l'éther tous ses trésors.

Puis, vidé, obscur, délivré, je pus vivre enfin, vivre sur le seuil de l'hiver, comme un vivant qui s'étonne de respirer et n'est plus sûr, désormais, que de sa mort.

Déménagement

C'est un petit garçon sur le trottoir, près d'une voiture de déménagement. Il serre contre lui le bateau rouge que lui confectionna son oncle le marin et le plumier à coulisse acheté par sa grand'mère, un jour de marché loin de Paris, un jour de marché couvert de coiffes et de mouettes.

Le petit garçon regarde les meubles s'entasser dans la voiture béante : la commode aux tiroirs hospitaliers, le berceau qui hissait les voiles du sommeil, le buffet, le fauteuil et la machine à coudre, la table ronde, autel de la soupe fumante, et l'armoire à glace devant laquelle il joue avec son reflet.

Le petit enfant ne fait pas attention au chat qui se frotte à lui. Quelle joie de gravir de nouveaux escaliers, de dénombrer bientôt de nouveaux réverbères d'une fenêtre noire au cœur de l'altitude ! Il contemple les œillères des chevaux placides, le bonnet de coton de l'homme aux bras tatoués qui porte une caisse fragile...

C'est peut-être moi que je viens de rencontrer là, sur le seuil de la vie, au pied d'une grande maison ouvrière.

Le vieillard

Le vieillard me fit signe et sortit de sa poche la blague élastique, la pipe en bruyère, l'amadou tressé. Puis il s'assit sur une borne, face au tremble, et déplia lentement la carte du pôle.

– C'est là, dit-il, et son doigt écrasait la banquise, que l'équipage entier trouva la mort. Mon fils en était. De la côte flottante des icebergs, on fit des coupe-papier pour banquiers. Avec l'huile, on graissa les rouages de la société. Cette histoire est navrante ! Puissiez-vous, jeune homme, ne pas connaître l'aventure, les fruits exotiques, les taches du scorbut. À chaque jour suffit sa peine... et toute la vie est sans but ! Moi qui suis au bord de la tombe, moi qui peinais autrefois sur les pistes des forêts vierges, j'ai beau me traîner sur ces routes au goudron trop plat, rien ne m'éloigne du terme, tout m'en rapproche, tout converge. Ce soir, assis sur la borne, face au tremble, jamais, jamais je n'ai été plus près de la culbute...

Alors, au ciel il lève un regard morne, et son menton tremble.